

ABONNEMENT.

Saumur.
En an. 30 fr.
En 6 mois 16
En 3 mois 8
Poste:
En an. 35 fr.
En 6 mois 18
En 3 mois 10

On s'abonne:

A SAUMUR,
Au bureau du Journal
ou en envoyant un mandat
sur la poste,
et chez tous les libraires.

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — L'abonnement doit être payé d'avance.

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE

L'ECHO SAUMUROIS

JOURNAL D'ANNONCES JUDICIAIRES ET AVIS DIVERS

BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR

Paraissant tous les jours, le dimanche excepté.

INSERTIONS.

Annonces, la ligne. . . 30 c.
Réclames. — . . . 30
Faits divers. — . . . 75

RÉSERVES SONT FAITES
Du droit de refuser la publication,
des insertions reçues et même payées,
sans restitution dans ce dernier cas;
Et du droit de modifier la rédaction
des annonces.

Les articles communiqués
doivent être remis au bureau
du journal la veille de la reproduction,
avant midi.
Les manuscrits déposés ne
sont pas rendus.

On s'abonne:

A PARIS,
A L'AGENCE HAVAS
8, place de la Bourse.

Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 15 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

SAUMUR, 7 AVRIL

LE MINISTÈRE BRISSON

Un ministère est enfin constitué. Le travail a été laborieux, mais c'est fait. Par ces tergiversations qui durent depuis bientôt huit jours, il est démontré davantage que la machine gouvernementale, faussée dans tous ses rouages, n'ayant plus à son service qu'un personnel usé, déconsidéré, inepte, ne peut plus fonctionner. Que le Parlement et la Présidence le veuillent ou non, on court à une dissolution prochaine.

Personne n'a voulu s'associer à M. Constant (Zéphirin) qui peut retourner à ses travaux d'extraction.

M. Brisson a été contraint, bien à contre-cœur, de prendre soin de constituer le ministère qui prend son nom.

Dimanche, dans la soirée, MM. Brisson et de Freycinet se sont rendus à l'Élysée et ont fait part au Président de la République de leurs négociations pour la constitution du nouveau cabinet qui se compose ainsi:

- MM. Henri Brisson, Présidence du Conseil et Justice;
De Freycinet, Affaires étrangères;
Allain-Targé, Intérieur;
Goblet, Instruction publique;
Clamageran, Finances;
Sadi-Carnot, Travaux publics;
Général Campenon, Guerre;
Amiral Bourgeois, Marine;
Pierre Legrand, Commerce;
Hervé-Mangon, Agriculture;
Sarrien, Postes et Télégraphes.

Hier, les nouveaux ministres se sont réunis sous la présidence de M. Grévy et ont élaboré la déclaration qui sera lue aujourd'hui mardi à la Chambre par M. Brisson et au Sénat par M. de Freycinet.

En sortant de l'Élysée, M. Brisson et M. de Freycinet ont rendu visite à M. Jules Ferry, avec lequel ils se sont entretenus de

la situation générale et en particulier des affaires du Tonkin.

M. Jules Ferry a déclaré aux nouveaux ministres qu'il était prêt à leur fournir tous les renseignements nécessaires en dehors des documents officiels qui sont à leur disposition.

Si la « Démocratie tout entière » acclame M. Brisson, ce ne sera ni pour les qualités d'homme d'Etat qu'on lui suppose, ni pour la valeur intellectuelle qu'on lui attribue, ni pour son désintéressement.

La vérité est qu'on le prend comme pis aller.

On était acculé. Les opportunistes, dit la Gazette de France, ayant fait « rater » toutes les combinaisons, on demandait un cabinet composé de « n'importe qui » voulant « n'importe quoi ». — Brisson a dû former ce cabinet-là: on le menaçait s'il faisait « plus longtemps ses manières » des 40,000 faubouriens dont dispose M. Clémenceau, paraît-il.

Il ne faudrait pas croire, cependant, de ce que M. Brisson est une nullité, qu'il ne soit pas un danger.

Brisson est un sectaire, d'autant plus violent qu'il a l'intelligence plus limitée.

Envieux incapable, il cherche à dissimuler son insuffisance — trop accentuée pour qu'il n'en ait pas conscience — par la brutalité de ses formules.

Il faut s'en défier plus que de tout autre, et si la Droite ne sait pas se préparer à la guerre qui va lui être déclarée par ce fanatique, elle subira les plus redoutables persécutions.

Brisson est bien pis que Gambetta, qu'il a passé sa vie à jalouser et dont il se plaignait amèrement comme d'un usurpateur de sa gloire, à lui Brisson!

Brisson au pouvoir, il est plus indispensable que jamais que la Droite s'organise et agisse.

LA PRÉSIDENTE DE LA CHAMBRE

Plusieurs noms seront mis en avant pour la Présidence de la Chambre: M. Floquet

(successeur désigné par M. Brisson), M. Fallières, M. Spuller et M. Ferry (!).

Les négociations pacifiques seraient loin d'être aussi sérieusement engagées que voudraient le faire croire le Paris et les opportunistes.

L'Indépendance belge, qui aurait fait interviewer le marquis Tseng, publie à ce sujet le télégramme suivant qui lui est adressé de Londres:

J'ai vu aujourd'hui l'ancien ambassadeur de Chine à Paris.

M. le marquis Tseng ne partage pas au sujet de la paix l'optimisme qui semble régner à Paris.

Les pourparlers en vue de la paix n'étaient pas très-avancés avant l'affaire de Langson.

Aujourd'hui un arrangement honorable est toujours possible.

M. Tseng m'a affirmé qu'il est l'auteur de la seule proposition de paix sérieuse qui avait pour base le traité Fournier.

Cette proposition a été appuyée par le Foreign-Office.

Avant la chute de M. Ferry, M. Tseng a insisté sur la nécessité d'un armistice pendant les négociations, mais M. Ferry a refusé.

La Chine acceptera ou renoncera aux négociations selon que le blocus du Petchili et les mesures contre le commerce du riz seront ou non levés.

Le Gaulois fait connaître l'opinion du colonel Tchong-Ki-Tong.

Voici, dit le correspondant de ce journal, le résumé de la conversation que je viens d'avoir avec le général Tchong-Ki-Tong, attaché militaire de l'ambassade de Berlin et auteur d'articles très-remarquables qui parurent dans la Revue des Deux-Mondes:

« Il n'y a pas actuellement et il ne peut y avoir de pourparlers officiels entre la Chine et le gouvernement français, M. Hart, qui possède la confiance du Tsong-li-Yamen, a

probablement, de son initiative privée, renoué des pourparlers avec M. Ferry. »

On télégraphie de Berlin 5 avril:

« On croit ici que l'emprunt chinois conclu à Londres pour la construction des chemins de fer et l'exploitation des mines est en réalité destiné aux armements. Si la Chine a formulé une demande d'armistice et a accepté des préliminaires de paix, ce n'est que pour compléter sa défense. »

AU TONKIN. — On télégraphie de Hanoi, 5 avril:

« L'armée du Quang-Si paraît organiser la défensive des positions qu'elle vient d'occuper. »

« Le général Brière de l'Isle est arrivé à Chu, où nous sommes en force. »

« Près de Hong-Hoa, quelques mandarins annamites agissent d'accord avec l'ennemi. »

Dans le matériel perdu, se trouve une batterie d'artillerie qui a été jetée dans le Son-Ki-Kung.

A LA PORTE!

M. Laisant, qui connaît bien la Chambre puisqu'il en fait partie, l'a naguère qualifiée de « pourrie »!

C'est à peine si cette épithète sévère, mais juste, est suffisante quand il s'agit d'une Assemblée comme celle-là.

Après la triste nouvelle du désastre de Lang-Son, il semblait que la majorité dût faire trêve à de honteuses préoccupations d'intérêt personnel pour songer un moment à la France!

Dans des circonstances comme celles que nous traversons, il fallait, ce nous semble, écarter les politiciens de profession, et, allant au plus pressé, constituer un cabinet de mesures militaires, dont l'unique souci eût été d'abord de sauver le corps expédi-

notre arrivée, mais nous ne songeâmes pas à ce détail.

— Pour nous conduire chez ma parente? demanda M. de Montmahé.

— Non, pour vous demander un service. Un homme va mourir, tout près d'ici, là-bas, derrière ce monticule. Il voudrait dicter ses dernières volontés, et tous ceux qui l'entourent sont comme moi des ignorants étrangers à l'étude des lois. Vous les connaissez à fond, et j'ai compté sur vous pour remplir cette mission, dont vous connaîtrez tout à l'heure l'importance.

— Puis-je amener ma fille et ce jeune homme jusque-là?

— Non, je ne suis autorisé qu'à vous conduire seul.

M. de Montmahé hésitait; son interlocuteur reprit:

— Je m'offrirais à guider ces jeunes gens si je n'étais obligé de me trouver là-bas avec vous; ils n'ont pas à craindre de s'égarer, ils n'ont qu'à marcher tout droit vers ce menhir que nous apercevons d'ici; arrivés là, ils verront le château de Coatren.

J'ai appris, depuis, que l'homme qui touchait à sa dernière heure était un des principaux chefs du mouvement royaliste qui s'était produit sur plusieurs points de la Bretagne après la mort de Louis XVI. Son véritable nom était inconnu du

public; les bruits les plus contradictoires circulaient au sujet de ce mystérieux personnage.

M. de Montmahé n'avait jamais hésité à rendre un service, mais il lui répugnait de quitter sa fille. Celle-ci, comprenant son hésitation et rassuré par l'expression de franchise de M. du Cou-dray, lui dit:

— Allez, mon père, vous n'avez rien à craindre pour moi, puisque je suis sous la protection de M. Fernand; ne tardez pas trop, nous vous précéderons chez ma tante.

Il ne tarda pas à disparaître avec son guide derrière les rochers. Mlle Laurence n'éprouvait aucun embarras à marcher seule avec moi dans ces campagnes désertes. Elle avait raison; le respect que je lui avais voué était si profond qu'en l'absence de tout témoin ma réserve était plus craintive qu'au milieu d'une nombreuse assistance.

Je marchais silencieusement à côté d'elle, songeant que bientôt j'allais me séparer de mes amis et m'aventurer à la recherche de ma famille. De loin j'avais accepté cette tâche sans hésitation, sans effroi. Maintenant, j'en envisageais toutes les difficultés et je me disais que je n'aurais personne à mes côtés pour soutenir mon courage et ranimer mon espérance.

Mlle Laurence, devinant sans doute la cause de mes réveries, cherchait à me distraire en me

parlant du paysage qui, en cet endroit, était fort beau. Le terrain descendait en pente vers le sud; le ciel éclairait un immense horizon; des clochers émergeaient çà et là d'un océan de verdure; des cours d'eau se détachaient comme autant de rubans argentés au milieu d'un tapis couleur d'émeraude.

Mais mon esprit était mal disposé à admirer les magnificences de la nature; j'écoutais et je répondais d'un air distrait. En ce moment, un sifflement prolongé se fit entendre, d'autres répondirent de différents côtés.

— Ce sont des sentinelles qui signalent notre approche, me dit Mlle de Montmahé. Les pâtres, que vous voyez occupés en apparence de leurs monotones chansons, sont chargés de donner l'alarme. Vous ai-je dit que ma tante était ardente royaliste et donnait asile dans son château à des prêtres réfractaires et aux ennemis de la Révolution? Les soldats et les gendarmes républicains peuvent s'y présenter; à leur approche, les oiseaux se seront envolés.

Nous étions entrés dans la lande à l'extrémité de laquelle se dressait le monument druidique dont nous avait parlé M. du Cou-dray. La pierre énorme, profondément enfoncée dans le sol, se détachait à une grande hauteur sur l'azur du ciel. Lorsque nous arrivâmes au pied, nous vîmes à travers un rideau d'arbres la lourde masse d'un château aux assises séculaires. Sur les deux ailes nous voyions

Feuilleton de l'Écho Saumurois.

L'ENFANT VOLÉ

Par Louis COLLAS

VII

A TRAVERS CHAMPS (suite).

Nous avions fait la moitié de la route, lorsque nous aperçûmes, appuyé contre une roche noire, un homme qui semblait avoir l'attitude de l'attente. Il était grand, sa taille était svelte et bien prise; sa figure, jeune et belle, avait une rare expression d'énergie; il portait un costume de chasse, un fusil en bandoulière, et à sa ceinture de cuir était suspendu un long couteau semblable à un sabre; il vint à nous et nous salua avec aisance.

— Je m'appelle de Cou-dray, dit-il, et c'est sans doute à M. de Montmahé que j'ai l'honneur de parler.

Sur la réponse affirmative qui lui fut faite, il ajouta:

— J'ai appris que vous deviez arriver chez M. le vicomte de Coatren, et je suis venu vous attendre.

Il fallait qu'on nous eût devancés pour annoncer

